

n'avait pas encore tous sa cargaison et ne serait point prêt à partir de quelque tems. Je découvris où était ce vaisseau et chaque jour, à notre promenade, nous allions l'examiner et chercher à découvrir quand il serait prêt—puis nous interrogions avec inquiétude les uécés ne sachant si le beau tems allait durer constamment. Nous observions chaque nuit le ciel avec attention, épiant la moindre apparition de pluie; à la fin lorsque nous étions presque las de veiller, le bon tems parut être arrivé. Lundi soir, le 15 Octobre, à peu près vers les sept heures, il plut abondamment et la nuit était sombre; nous commençâmes nos préparatifs. Le colonel Dodge et moi ayant roulé nos manteaux, pris ce qu'il nous fallait de linge blanc et autres petits objets nécessaires, nous nous trouvâmes prêts au départ; trois d'entre les sept qui étaient enfermés avec nous se décidèrent volontairement à partir avec nous et à partager notre sort; les autres restèrent.

« Quoique le barreau avait été scié complètement et l'était ainsi depuis plus de six semaines il fallut un tems considérable pour l'ébranler et le sortir de la pierre où il était scellé, de sorte que nous ne fûmes prêts qu'à onze heures. Nous donnâmes alors à la sentinelle un coup de porter où nous avions versé une petite quantité de *laudumum* afin de ne point déranger son sommeil par notre sortie; la pluie avait cessé, notre barreau enlevé, il ne nous restait nulle alternative: il fallait partir; j'appelai alors la sentinelle qui chancelait, commençant à ressentir les effets de l'opium, je lui dis que je portais que j'avais pris m'appesantissais et que je desirais avoir un peu de brandy, (j'en avais une petite bouteille pour l'occasion) nous bûmes ensemble.—Je le fis s'appuyer contre les barreaux afin de me garantir du froid, car j'étais déshabillé.

« Comme tant de personnes portant des paquets eussent pu exciter des soupçons si nous eussions rencontré quelqu'un des bandes errantes de la police, nous laissâmes les deux hommes dans le jardin du gouverneur avec les paquets, ils devaient y rester tranquilles jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque français qui nous pût enseigner la demeure d'un de nos amis, et ne pas en bouger jusqu'à ce que nous ayons envoyé quelqu'un pour les ramener auprès de nous. Nous traversâmes les rues sans rencontrer aucune personne à qui demander notre chemin. Quelqu'un devina qui nous étions et quand j'aperçus qu'il s'en doutait je fis vertu de nécessité et je lui appris qui j'étais. Il me dit qu'il était un magistrat, mais comme j'avais été aussi franc avec lui et pensant (du moins comme je le supposai par ses coups-d'œil) qu'il ne se tirerait pas sain et sauf d'une querelle avec nous, il me demanda de continuer notre chemin et nous donna sa parole d'honneur que comme nous nous étions confiés à lui il ne donnerait pas l'alarme. Un jeune monsieur qui l'accompagnait nous fit la même promesse. Nous le quittâmes et passâmes la sentinelle à la porte de Sir John Colborne, qui nous cria le qui vive. Nous avançâmes courageusement et, nous prenant, sans doute à cause de nos casquettes et de nos manteaux, pour quelques uns de ses officiers elle nous présenta l'arme à notre passage.

« Ne nous fiant pas à la promesse de monsieur le tory Canadien, nous changâmes de route et après quelques minutes de marche nous traversâmes une des portes de la ville (je crois la porte Hope, "la Canotene.") Nous fûmes bientôt dans la Basse-Ville où après avoir erré quelque tems nous rencontrâmes un pauvre Canadien qui, à cette heure de la nuit, revenait du travail; il portait une lanterne. Je l'accostai et entrai sous un hangar où il tenait ses outils. Je n'eus aucune peine à l'engager à me conduire chez nos amis. Il dit qu'il risquerait volontiers sa vie au service de ceux qui risquaient autant pour son pauvre pays.

« Il nous mena chez un monsieur de St. Roch qui nous reçut avec honte et alla lui-même avec Mr. D. chercher les garçons, mais avant leur arrivée aux portes de la ville l'alarme avait été donnée; elles se trouvaient toutes fermées et personne ne put ni entrer ni sortir jusqu'au jour—des soldats et la police étaient placés aux portes et parcouraient les rues. Le général Macdonell et son état-major, aussi bien que tous les autres officiers militaires, se précipitaient le long des rues et allées comme des enragés, jurant comme des soldats, épouvantant leurs coursiers qui, comme nous dit le pauvre homme qui avait pu entrer, battaient feu de leurs pieds sur le pavé.

« La matinée suivante les deux pauvres garçons, qui

étaient engourdis par le froid, se traînèrent hors de leur cachette et entrèrent dans une taverne où ils ne tardèrent pas à être découverts et repris, tandis que nous étions cachés par nos amis et les objets des recherches les plus actives; une récompense de \$3000 fut offerte par les officiers et par Lord Durham pour notre arrestation; mais ils auraient pu s'éviter cette peine, car ceux avec qui nous étions et beaucoup d'autres qui connaissaient le lieu de notre retraite, quoique dans les rangs les plus bas et les plus pauvres ne pouvaient s'acheter. Nous souffrîmes beaucoup par la manière dont nous étions cachés, durant la première semaine, et la poursuite fut si chaude qu'une nuit, entre huit heures du soir et une heure du matin, Mr. D. (nous avons été séparés pendant deux jours) eut à changer cinq fois de logement et dans le tems où les perquisitions étaient les plus rigoureuses, où la police et la troupe arrêtaient tous ceux qui étaient ou grands ou petits, qui portaient lunettes ou qui étaient aveugles, ouvrant le cercueil des morts et examinant les vieilles femmes, nous passâmes dans les rues, déguisés le plus simplement possible et nous éludâmes leur examen.

« Le lundi matin de notre évasion nous nous rendîmes chez une famille respectable où nous fûmes traités comme si nous en avions fait partie; nous ne la quittâmes que pour nous mettre en route. Nous pouvions voir les placards affichés, donnant une description de nos personnes, offrant la récompense; nous entendions chaque jour les nombreux bruits nous concernant, comment on nous avait vus en un endroit, comme nous étions malades hors des lignes, etc. etc. Quand l'agitation fut un peu apaisée et que les gardes placés dans la ville et sur toutes ses issues se furent un peu relâchées de leur inutile vigilance, nous crûmes qu'il était tems de partir; et comme nous étions presque guéris de la chute qui nous avait fait hoiter, nous fixâmes le jour de notre départ à Samedi soir 3 novembre. De bons chevaux et un guide nous furent fournis par de bons amis; bien armés de pistolets et d'épées, nous traversâmes la rivière à la Pointe Levy, où nous trouvâmes les chevaux en un lieu convenu. Nous montâmes à cheval et je puis dire que jamais quatre hommes plus déterminés que nous ne prirent cette route— nous voyâmes de nuit et dormîmes le jour.

« Le mardi matin suivant un peu après l'aurore nous traversâmes les lignes et nos cœurs bondirent de joie à la vue du mâât à l'aigle et aux étoiles, qui nous indiquait que nous étions dans l'état de Maine, que nous avions atteint le ciel que nous avions si long-tems et si ardemment désiré. Comme nous ne pouvions pas toujours garder la grande route nous évitâmes des places où des gardes se trouvaient stationnés, ensorte que nous doublâmes ainsi la distance; et quoique nous nous élançons courageusement en avant, et que nous fussions prêts à faire face à aucune force qui alors nous aurait pu être opposée. nous ne rencontrâmes aucune garde ni ne furent interrogé par personne. Nous fûmes obligés cependant de passer en des lieux où nous savions que des piquets étaient placés pour nous arrêter; mais nous poussâmes en avant tandis qu'eux, avec leur vigilance ordinaire ronflaient dans leurs lits. Notre intention était de nous donner pour un escadron de cavalerie volontaire envoyé à la poursuite de déserteurs, ou de nous-mêmes, dans le cas où l'on nous aurait interrogé sur la route. Et comme Mr. D. ou moi avions vu assez des fanfaronnades des officiers volontaires dans le Haut-Canada, nous pensions l'un ou l'autre pouvoir jouer ce rôle à la perfection; cependant nous n'en eûmes pas l'occasion car nous ne rencontrâmes personne à l'exception de quelques pauvres Canadiens sur lesquels nous crûmes prudent d'essayer nos façons d'autorités en leurs faisant quelques questions, et je crois, par leur manière de répondre, qu'ils nous crurent appartenir à la pure roche, car nul autre qu'un officier volontaire du Canada n'eût pu montrer pareille impudence.

Votre, &c.

E. A. THELLER.

New-York, 19 Novembre 1838.

#### DE L'OPPOSITION EN ANGLETERRE.

On a souvent reproché à notre opposition française sa vivacité et ses emportemens. Mais il suffit de jeter un coup-d'œil sur la manière dont notre voisin John Pull entend et pratique l'opposition, pour se convaincre de la bénignité et de l'inaltérable mansuétude du bon peuple français. Chez